

Revue européenne
des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

Revue européenne des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

XXXVIII-117 | 2000

Métaphores et analogies. Schèmes argumentatifs des sciences sociales

Analogie, connaissance et poésie

Jean-Claude Passeron



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/706>

DOI : 10.4000/ress.706

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2000

Pagination : 13-33

ISBN : 2-600-00409-2

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Jean-Claude Passeron, « Analogie, connaissance et poésie », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XXXVIII-117 | 2000, mis en ligne le 17 décembre 2009, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ress/706> ; DOI : 10.4000/ress.706

Jean-Claude PASSERON

ANALOGIE, CONNAISSANCE ET POÉSIE

Dès l'Antiquité, la métaphore a été prise – par métonymie – comme faisant emblème de toutes les figures de style supposées réguler, conformément à une grammaire ou une rhétorique, les altérations du sens des mots qui surgissent sans crier gare au fil d'une conversation ou d'un poème, dans l'évolution philologique des « langues naturelles » comme dans les improvisations des argots et parures populaires où « il se fait en un jour de halle plus de figures qu'en plusieurs séances d'Académie ».

D'où viennent les pouvoirs de la métaphore ? « Το ομοιον προς το ομοιον » énonçait un précepte de magie repris par Pindare : « Le semblable va avec le semblable ». Toutes les formes de l'analogie coexistent poétiquement dans le flou de ce « προς » ténébreux, disponible à toutes connotations, opérations ou manipulations : « aller avec » ou « s'appeler », « se répondre » ou « se correspondre », « être comme » qui signifie « se ressembler », mais aussi obéir à la relation d'homologie qui définit le rapport mathématique dans lequel une quantité « est à une autre comme une troisième est à une quatrième ». Si on ne distinguait pas entre ses manières d'opérer et si on ne précisait pas les résultats de ses opérations, la *logique analogique* qui engendre en toute liberté poétique le libellé des métaphores littéraires se retrouverait encore dans l'usage de la similitude et de la proportionnalité par la mathématique grecque, dans la rhétorique ou les cadences de la poésie d'Homère ou d'Hésiode comme dans le théorème de Thalès ou de Pythagore, et tout autant dans le fil bien noué des intrigues du théâtre tragique comme dans l'agencement des cycles mythiques de la répétition ou de l'inversion des destins et des crimes d'une génération à l'autre.

La formulation d'un rapport analogique jusque-là inaperçu ou impensé importe-t-il d'abord à l'avancement des connaissances ou à la production poétique ? Si l'on veut répondre sans amalgame, il faut se demander quel type de connaissance ou de poésie on questionne. L'analogie n'a évidemment pas, comme traitement de la similitude, le même statut logique, la même vertu heuristique, la même force de persuasion, le même pouvoir de preuve dans les démonstrations d'une science logico-mathématique, les méthodes d'une science expérimentale ou les comparaisons d'une science historique. Les réponses à la question de sa fécondité poétique seraient tout aussi différentes selon le genre de poésie dont on parle : la poésie n'est pas, comme alchimie de l'énonciation, plus insensible aux variations historiques que n'importe quel autre usage littéraire du langage : la comparaison homérique n'opère pas sémantiquement comme la métaphorique de Racine ni celle-ci comme la figuration chez Mallarmé ou la « voyance » chez Rimbaud.

I. – MÉTAPHORE ET ANALOGIE

Figures et tropes

Il y a « figure » selon la définition classique de Fontanier, toutes les fois où, pour mieux exprimer le propos d'un discours, le locuteur use d'une tournure particulière qui « s'éloigne plus ou moins de ce qui en eût été l'expression simple et commune »¹. Il a évidemment toujours été difficile aux grammairiens, et plus encore aujourd'hui aux linguistes, de localiser l'« expression simple et commune » qui permettrait d'identifier la figuration comme écart stylistique par rapport au point fixe que serait l'expression littérale d'une idée ou d'une sensation. Mais cela n'a jamais empêché les théoriciens du langage de dresser une nomenclature des figures, en les caractérisant par la transformation sémantique qu'elles opèrent. Une substitution sémantique, disait Fontanier, est sûrement un « trope » – en l'occurrence une catachrèse – si le détour de la phrase par une formulation figurée se trouve imposé à l'énoncé par l'absence du mot propre dans la langue : « fermer d'argent » est une nomination imposée au forgeron, puisqu'il n'y a pas d'autre mot que celui de « fer » pour dire ce qu'on cloue sous le sabot du cheval, même quand la chose est en argent. La substitution sémantique est « figure autre que trope », c'est-à-dire figure au sens plénier, toujours selon Fontanier, si le choix de l'écart rhétorique reste libre et ouvert, en un point du discours, à l'infini des variantes individuelles d'un choix d'expression. Les tropes, qui sont changements (choisis ou contraints) du sens d'un mot, et les figures, qui sont de l'ordre du discours (le changement affectant alors groupes de mots, phrases ou succession de phrases), se trouvent ainsi dans un rapport d'intersection : certains tropes mais non tous sont des figures, il y a des figures-tropes et des figures non-tropes.

Après Dumarsais² et Fontanier, la rhétorique a vu s'amplifier au XX^e siècle sa fonction de description scientifique des textes et discours. C'est l'apparition d'une « nouvelle rhétorique »³ fondée sur une socio-psychologie des effets de persuasion ou le développement des théories formalistes de la « littérarité » (*literaturnost*)⁴ conçue comme effet d'un style. La rhétorique a ainsi été appelée à seconder les efforts de la linguistique⁵ et de la stylistique⁶ pour mieux faire entendre les substi-

¹ P. Fontanier, *Figures autres que tropes*, Paris, de Maire-Nyon, 1827; *Manuel des tropes*, *ibid.*, 1830; réédition regroupée par G. Genette sous le titre restitué *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1968.

² Dumarsais, *Traité des tropes*, Paris, 1730, réédité avec le Commentaire raisonné de Fontanier, Paris, Belin-Le Prieur, 1818; réimprimé chez Slatkine-Reprints, Genève, 1967.

³ C. Perelman et I. Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'argumentation*, Paris, PUF, 1958.

⁴ V. Chloviski, *Recueils sur la théorie de la langue poétique*, Saint-Petersbourg, 1916-1917; *Théorie de la prose*, Leningrad, 1925 (trad. Lausanne, 1973); et, pour l'illustration du « procédé de singularisation » et sa fonction de « libération de l'objet de l'automatisme perceptif », *L'art comme procédé* (1929), traduit in T. Todorov, *Théorie de la littérature : textes des formalistes russes*, Paris, Le Seuil, 1965. De R. Jakobson, *Recueils sur la théorie de la langue poétique*, 1916-1919 et *La poésie russe contemporaine*, 1921; cf. aussi *Du réalisme en art*, in *Questions de poétique* (trad.), Paris, Le Seuil, 1973. De I. Tynianov : *Problèmes de langue poétique*, 1924, *Théorie de la littérature*, 1925, et *Archaisants et novateurs*, 1929. De B. Eichembaum, *A travers la littérature*, 1924.

⁵ R. Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963

⁶ M. Riffaterre, *Essais de stylistique structurale* (trad.), Paris, Flammarion, 1971.

tutions et glissements de sens qui – impossibles à décrire dans une logique formelle – nourrissent l’expressivité littéraire ou l’efficacité argumentative des formes du discours naturel. La vieille opposition aristotélicienne entre rhétorique et logique s’en est trouvée à la fois transformée et renforcée. La vie littéraire ou quotidienne d’une langue ne peut se nourrir, en effet, que des déplacements et des déformations du sens premier d’un terme ou d’une expression. Du même coup, des tropes tels que les « catachrèses » (de « métonymie » ou de « synecdoque » : dire « voile » pour « navire » ou « verre » d’eau pour nommer le contenant de l’eau par sa matière) n’apparaissent plus alors, en tout cas dans l’analyse des textes littéraires⁷, que comme des figures cadettes de la métaphore devenue la véritable clé pour interpréter la structure des tropes annexes, qui détaillent seulement les aspects techniques d’un chassé-croisé entre des signifiants et des signifiés. Les manières de « figurer » analogiquement qui ne sont pas métaphores à proprement parler ne représentent ainsi qu’une partie – la plus mécaniquement régie par la configuration des détails dans l’agencement du monde ou par les contraintes structurelles de la nomination dans une langue – de l’ensemble vaste et polymorphe des transformations et détours sémantiques par lesquelles le mouvement de l’analogie anime et renouvelle la conduite d’une description.

Comparaison et comparatisme

La métaphore n’est que la figure linguistiquement la plus visible de l’analogie, qui apparaît ainsi au principe de tous les déplacements créateurs de significations nouvelles dans une langue. Le privilège rhétorique de la métaphore est un indicateur du rôle logique que joue la *démarche comparative* en toute connaissance tâtonnante du monde. Si l’analogie se trouve commander méthodologiquement l’analyse sociologique, c’est bien parce que cette forme d’argumentation repose sur une langue susceptible d’*articuler* – parfois même de codifier dans une statistique – des ressemblances, des parallélismes, des contrastes et des correspondances, qui deviennent ainsi mieux intelligibles au fur et à mesure de l’avancement du discours descriptif ou de l’explication historique des faits. Ressemblance de figure, contiguïté de position, affinité symbolique, parenté dénotative ou connotative, co-occurrence historiquement signifiante, corrélation statistiquement significative, équivalence ou homologie formelles, etc., sont bien difficiles à distinguer dans les anastomoses incessantes d’une transformation du sens qui se guide sur l’analogie. Les techniques de preuve et les procédés de persuasion sont inextricablement mêlés dans le raisonnement explicatif des sciences sociales, dès lors que celui-ci fait intervenir l’interprétation du sens des actions : mais pour ces sciences, interpréter constitue le régime obligé de leur discours explicatif, sauf à se déjuger comme sciences historiques en acceptant de calquer leur rationalité propre sur celle du naturalisme nomologique des sciences expérimentales. Prendre, dans une nomination fondée sur l’interprétation, la « partie » pour le « tout », le contenant pour le contenu, un trait descriptible pour son corrélat, un indicateur pour son indiqué, le lieu d’exercice ou l’agent d’une pratique pour son symbole, puiser dans l’antécédent quelque chose du sens de son conséquent ou vice versa..., etc., c’est-à-dire, dans tous ces cas, définir en somme le terme

⁷ G.Genette, *Figures* I, II, III, Le Seuil, Paris, 1966, 1969, 1972.

« comparé » par la référence à un terme « comparant » – au risque assurément de grandir et de majorer le sens du terme comparé par la portée ou le prestige du terme comparant jusqu'à produire une intelligibilité théorique ambiguë ou un effet littéraire parasite – sont en effet des modes linguistiques de désignation qui, à l'ampleur de l'effet près, se ressemblent comme bonnet blanc et blanc bonnet; ou, si l'on préfère, laborieuse méprise sur les mots et heureuse surprise du sens.

Considérées comme déplacements sémantiques majeurs, qu'il est toujours possible de reconnaître derrière les autres schémas de l'argumentation et de la nomination figurée (hyperbole, litote, antiphrase, prétérition, hypallage, syllepse, etc.), métaphore et métonymie se transforment l'une dans l'autre *en abysme* jusqu'à se confondre dans une synecdoque réversible. En Chine aussi, la métaphore fut considérée comme la figure la plus parlante et la mieux explicative de l'évolution des caractères idéographiques. Reconstituant l'origine et le devenir historique des icônes logiques de leur écriture, les scribes lettrés soutenaient que les caractères n'avaient jamais pu étendre ou renouveler leur sens que « par analogie » (*tchoan-tchou*) ou par erreur du copiste (*kia-tsé*). Mais un coup de pinceau donné de travers ne fabrique du sens idéographique qu'en introduisant du non-sens dans une figure: pas de quoi faire tourner le monde chinois des symboles dans l'harmonie confucéenne, lorsqu'on reste attaché aux règles d'une étiquette ou d'un code lettré de bonnes manières. L'idée d'une efficacité intrinsèque de l'erreur de plume est insupportable au confucéen puisqu'elle ôterait tout fondement à sa doctrine la plus chère, celle de l'effet politiquement bénéfique des « appellations droites ». Il est vrai que l'analogie trouve toujours après coup de quoi rhabiller de sens un *lapsus*. Chez les philosophes d'Occident aussi, le *lapsus* de plume ou de bouche n'était, avant Freud, qu'une simple privation de signification; comme l'« idée inadéquate » n'est chez Spinoza qu'un manque dans l'idée, un vide, un pur néant, quand par exemple, dit-il, on s'écrie par erreur que « le poulailler s'est envolé dans la poule ». Pour caractériser la joie intellectuelle que procure la « connaissance du troisième genre », Spinoza ne peut, on le sait, invoquer de plus haute poésie que celle de l'ordre géométrique: la métaphysique classique ne pouvait envisager la définition que donnera Lautréamont de la beauté en prenant l'exemple abrupt de la relation signifiante – pourtant ni métaphorique ni métonymique, puisque arbitraire jusqu'au non-sens – entre une table de dissection et un parapluie.

Figuration et conceptualisation

Mais linguistique et rhétorique nous entraîneraient trop loin dans l'océan infiniment renouvelé de la composition des petites différences qui font les vagues signifiantes d'un discours. Tenons-nous en ici aux gestes sémantiques élémentaires qui, sous la variation des énoncés et figures de surface, guident les déplacements qu'on voit s'opérer en toute communication, quelles que soient les significations transmises. Quelle opération de syntaxe logique un locuteur qui code analogiquement un message à destination d'un autre réalise-t-il? Ou au contraire quel non-sens profère-t-il? Ou quelle inférence extra-logique? Et symétriquement, qu'entendent, lorsqu'ils sont sensibles à l'effet d'une métaphore, un auditeur, un lecteur, un traducteur qui doivent recoder dans leur propre « univers du discours » un constat ou un argument pour n'en garder que le sens analogique

qu'ils y entendent ? Cela fait-il une différence s'ils lisent cet argument dans un raisonnement de sociologue, une allusion poétique, une argumentation de philosophe ou un exposé didactique de mathématicien⁸ ? Peut-on encore isoler un noyau caractéristique du type de preuve et d'intelligibilité que produit le mouvement de l'analogie lorsqu'on rassemble sous ce nom l'ensemble des opérations sémantiques, linguistiques, stylistiques et argumentatives qui permettent de faire surgir une signification nouvelle en faisant travailler des métaphores dans une description des « états du monde » ou dans une analyse de leurs formes ? Des six fonctions du langage que distinguait Jakobson à partir des pré-réquisits de toute communication – « référentielle », « expressive », « conative », « phatique », « métalinguistique », « poétique »... – n'en retenons que deux, qui se contrastent facilement :

- 1) La *fonction dénotative* (« référentielle » ou « cognitive »), par laquelle des interlocuteurs communiquent entre eux afin de se transmettre des connaissances sur les « référents » des concepts qu'ils utilisent dans les messages échangés, en rapportant le « sens » (*Sinn*), qu'un signe tient de sa position au sein d'un système linguistique, à la « signification » (*Bedeutung*) de ce même signe défini en extension par les objets auxquels il se « réfère »⁹.
- 2) La *fonction poétique* par laquelle l'écriture ou l'écoute du poème se focalisent, afin de formuler ou d'entendre le sens d'un message poétique, sur la matérialité de ses signifiants (« le côté palpable des signes », dit Jakobson)¹⁰ indépendamment de ses signifiés, ainsi soustraits (partiellement et momentanément) à l'arbitraire de la relation entre signifiants et signifiés qui est caractéristique d'un langage envisagée comme système de signes, c'est-à-dire comme un pur code de dénotations¹¹.

L'examen de cette « indépendance » des signifiants n'a jamais cessé d'agiter les traités de poétique. Mais les théoriciens les plus radicaux de la poésie pure, célébrée comme « étrangère aux mots de la tribu »¹², paraphrasent un peu trop volontiers la signification de cette « pureté » poétique : il fallait donc bien qu'un

⁸ Lakatos, par exemple, caractérise la démarche de l'invention mathématique en filant métaphoriquement le langage de la tétatologie dans *Proofs and Refutations* (1989 ; trad. fr., *Preuves et réfutations*, Paris, Dunod, 1990). Dans l'histoire des théories géométriques des polygones et polyèdres, ce n'est pas, montre-t-il, la tentative « d'écarter les monstres logiques » (les cas de figure aberrants, rebelles à la théorie), de les isoler, de les oublier ou de les maudire, mais le soin mis à les « apprivoiser » dans une théorie refondue, capable d'accueillir et de faire comprendre leur excentricité, qui caractérise la résolution des paradoxes mathématiques.

⁹ On sait les paradoxes logiques que dénoue cette distinction chez Frege : *Sinn und Bedeutung* (*Sens et dénotation*), Iéna, 1892. La distinction est partie intégrante de la redéfinition frégréenne du concept par son « extension » considérée comme une « classe d'équivalences ». A travers Russel, c'est de cette redéfinition révolutionnaire du « principe d'extensionnalité » en logique – la première à avoir brisé la clôture substantialiste de la Logique aristotélicienne de la prédication – qu'est issu le renouveau des logiques formelles contemporaines : *Les fondements de l'arithmétique* (*Die Grundlagen der Arithmetik*), 1884.

¹⁰ R. Jakobson, *Linguistique et poétique*, in *Essais, op. cit.*, p. 218.

¹¹ R. Jakobson, *ibid.*

¹² S. Mallarmé, *Tombeau d'Edgar Poe*.

sens, quel qu'il soit, habitât déjà quelque part dans la pureté du poème ! Indépendance toute relative, en effet, qui ne perd jamais mémoire de ce qu'elle feint de faire oublier : a-t-on jamais écrit une poésie où la seule « palpation » sensorielle des formes du signifiant sollicitées par le poème qui les ordonne en correspondances et cadences parviendrait à tout dire de ce qu'il veut dire, abolissant toute référence au sens littéral des mots, tout écho de leur sens figuré, jusque et surtout quand il s'émancipe du sens commun des mots ? Entendre un poème dans une langue qu'on ne connaît pas serait alors seul à même de procurer l'expérience « pure » de son sens poétique ! « Aboli bibelot d'inanité sonore », dit un vers de Mallarmé : est-ce là silence définitif du signifié – « bloc de basalte obscur » – ou re-visitation du signifiant par un sens singulier, portant la trace sémantique de ses parcours souterrains ? Le paradoxe de l'effet poétique est là. L'émancipation des signifiants poétiques par rapport à leurs signifiés repose sur un mouvement extra-linguistique – disons même anti-linguistique, puisqu'il suppose aboli le « caractère arbitraire des signes » (principe du pouvoir de communication articulée des langues naturelles), exactement comme le fait le « sentiment linguistique » éprouvé par un locuteur qui, pour pouvoir parler, doit ressentir comme « naturellement motivé » le lien entre les deux faces des signes dans la langue qu'il emploie : illusion fonctionnelle, commune au *Cratyle* de Platon et au palefrenier de Saussure¹³. La parole poétique s'articule bien dans une opération extra-linguistique qui, en bousculant les signifiés quotidiens de ses signifiants, atteint pourtant par des moyens purement linguistiques le but propre à toute poésie : faire bouger les signifiés.

Le mouvement probatoire de l'analogie aurait-il la même structure sémiotique lorsqu'il fait avancer le sens assertorique d'un discours explicatif ou celui d'un discours poétique ? L'analogie a toujours confronté l'épistémologue à un dilemme. Faut-il rejeter en bloc ses opérations dans la ratiocination, dans la « pseudo-logique » chère aux intellectuels sophistes (que persiflait Pareto), dans l'illogisme des divagations para-logiques du philosophe rhéteur, ainsi qu'a toujours incliné à le penser la raison analytique¹⁴ ? Ou faudrait-il, au contraire, consi-

¹³ Celui, suisse germanophone, qui s'étonnait, selon le *Cours*, que d'autres puissent, eux, appeler « cheval » ce qui (en soi et avant éventuelles traductions en d'autres langues ou dialectes), indiscutablement, normalement, « s'appelle Pferd ». Exemple saussurien de l'ethnocentrisme du « sentiment linguistique », en même temps (on le remarque moins) que de son caractère inévitable et fonctionnel pour l'usager d'une langue : on ne peut émettre ou comprendre des paroles codées dans un système linguistique qu'en oubliant dans l'exécution de cet acte, l'arbitraire des signes qui est au principe d'un tel système de signes. Le linguiste lui aussi, quand il parle, ne peut ressentir en même temps l'arbitraire des signes qu'il emploie, serait-ce même lorsqu'il parle, en ses cours, de « l'arbitraire du signe ». Bachelard faisait pareillement observer qu'un savant dont les recherches portent sur l'électricité doit, pour éteindre la lumière quand il quitte son laboratoire, effectuer un geste qui en son effectuation pratique met en œuvre, comme chez tout un chacun, la représentation commune où l'on « coupe » le courant comme on coupe l'eau dans une canalisation, oubliant, pour pouvoir agir efficacement, ses connaissances scientifiques sur la nature théorique du phénomène.

¹⁴ J. Bouveresse, *Prodiges et vertiges de l'analogie : de l'abus des belles lettres dans la pensée*, Paris, Ed. Raisons d'agir, 1999. Prenant le parti de soumettre au feu de la philosophie analytique le style d'argumentation de Régis Debray (*Le Scribe : genèse du politique*, Paris, Grasset, 1980) qui appliquait impavement le « théorème d'incomplétude » de Gödel, à l'histoire et à la sociologie de tous pouvoirs politiques, Bouveresse a beau jeu d'y retrouver la quintessence des déver-

dérer l'analogie sauvage comme le principe auto-suffisant de tout raisonnement interprétatif, ainsi qu'y inclinent les philosophies post-modernistes, désillusionnées de tout rationalisme de méthode, devenues indifférentes à tout contrôle méthodologique de l'analogie? Ni l'un ni l'autre, argumenterai-je rapidement.

II. – QUAND LA COMPARAISON FAIT DISJONCTER LA MÉTAPHORE

Analogie et argumentation

Dès qu'on évoque le rôle de l'interprétation analogique dans une argumentation ou une invention scientifiques, on entend aussitôt crier haro sur la métaphore. J'ai soutenu ailleurs¹⁵ qu'à bien scruter le ressort conceptuel de l'intelligibilité dans les sciences sociales, on retrouve toujours au cœur de leurs interprétations théoriques une *déplacement analogique*. En effet, lorsque les concepts sont formés, comme en sociologie, par différences ou similitudes, contrastes ou dégradés, entre les éléments d'une série d'observations, l'intelligibilité qu'ils produisent est nécessairement dépendante de la forme des actes de comparaison qui l'ont construite. Compréhension analogique et intelligibilité sont *synonymes* dans les sciences historiques, dès lors que la comparaison y opère, non sur des valeurs de variables pures, mais entre des configurations qui ne peuvent être empiriquement observées que comme totalités singulières, jamais complètement décomposables en propriétés isolées, elles-mêmes susceptibles de « descriptions entièrement définies »; seuls des éléments parfaitement monosémiques se prêtent à une combina-

gondages de la Raison analogique. Mais sa condamnation ironique, philosophiquement bienvenue, des usages sauvages de l'analogie finit par écarter la question épistémologique, pourtant présente aux marges de son texte de savoir entre quels « comparants » et quels « comparés », un raisonnement analogique doit se mouvoir s'il veut, par la comparaison historique, prouver quelque chose plutôt que rien. Traiter analogiquement le théorème de Gödel – qui n'est démontré et démontrable que dans et pour un « système formel », au sens strict de la logique formelle – comme une « loi » historique qui serait valable dans des systèmes que Bouveresse appelle justement « contentuels » est évidemment un non-sens assertorique. Mais cela ne règle pas pour autant la question des conditions d'un usage scientifique du raisonnement analogique dans les argumentations menées au sein de ces systèmes explicatifs, propres aux sciences historiques, que j'appelle des « systèmes référentiels ». Sont « référentiels » ou, si l'on veut, « contentuels » les systèmes d'argumentation où une part de la preuve passe nécessairement par la « référence » à des objets dont la signification relève d'une « sémantique empirique », n'étant jamais entièrement réductible à des « descriptions définies » d'entités inscriptibles dans une « sémantique formelle » comme le sont les objets d'une mathématique ou d'une logique formelle. Aiguillonné par son élan d'impitoyable critique, portant sur la vertigineuse inconséquence qu'il y a à établir une analogie entre un théorème démontré dans et pour un système formel et un truisme sociologique « même-pas-faux », Bouveresse finit (comme Sokal et Bricmont) par suggérer à son lecteur – figures de l'ironie, de l'hyperbole et de l'amalgame aidant – que toute analogie conduit au suicide vertigineux de la Raison. Le raisonnement de Debray est utilisé chez Bouveresse comme une prosopopée de la métaphore devenue folle. Il y a donc de la rhétorique dans le pouvoir de persuasion de ce pamphlet qui se veut une critique radicale de la rhétorique littéraire en philosophie : mais, il faut l'avouer aussitôt, comme il y en a en tout raisonnement mené dans un « système contentuel ».

¹⁵ J.-C. Passeron, *Le raisonnement sociologique : un espace non-poppérien de l'argumentation*, Paris, Nathan, 1991.

toire stricte ou à une formalisation logico-mathématique. Les conclusions que l'on peut tirer d'une comparaison entre des « constellation » globales, réfractaires au raisonnement expérimental, suppose que l'on ait choisi certains « traits pertinents » de la description. Et des traits distinctifs, on le sait, ne sont eux-mêmes pertinents que momentanément, sous le seul rapport de leur fonction dans une argumentation. Une pertinence ne peut jamais être définie que par référence aux questions qu'un langage théorique de questionnement permet de poser à un *corpus* d'observations.

Théories analogiques et sclérose des métaphores

Il suffit, pour mesurer le risques qu'encourt toute analogie scientifique de dérapier dans un usage platement littéraire de la métaphore, de revenir sur l'histoire des théories sociologiques. Que de fois une métaphore conceptuelle qui a « marché » ne s'est-elle pas transformée chez son inventeur ou ses imitateurs en une formule passe-partout d'intelligibilité ! La conceptualisation métaphorique devient stérile dès qu'elle se réduit à la répétition mécanique d'une ressemblance qui tourne en rond dans un modèle monotone d'interprétation, soustrait par la répétition à toute contre-interrogation comparative des différences. La croyance en la validité d'un schéma intangible d'identification des faits est autodestructrice dans une science où l'intelligibilité est toujours celle des *rappports* entre des faits qui sont sans cesse reconstruits par un langage théorique. Si la fixation obsessionnelle d'un discours scientifique sur une métaphore révèle presque toujours un enfermement d'école ou l'alignement mécanique sur une mode, c'est qu'une fois vulgarisée, la métaphore fige le sens social ou culturel des occurrences historiques dans la référence à un centre obligatoire du discours. L'usage routinier d'une métaphore impose, avec le même automatisme qu'un tic de langage, une interprétation centripète de toutes les formes descriptibles. Les théories analogiques reposent, lorsqu'elles se dégradent en dogmes scolaires ou en toquades métaphoriques, sur une illusion qui annihile radicalement les potentialités cognitives du raisonnement analogique : l'illusion régressive (« réaliste » au sens de la scholastique) que le sens d'un concept pourrait rester immobile au sein d'un processus *dynamique* tel que celui de la construction des connaissances historiques. Un raisonnement qui ne ferait avancer qu'un bloc de significations déjà figées serait ici pure et simple tautologie. Dans les sciences sociales l'usage paresseux d'une théorie analogique conduit le chercheur à créditer les mots du pouvoir magique à fabriquer de l'intelligibilité. Seuls les sociologues avares de leurs dépenses théoriques peuvent croire qu'une comparaison, qui éclaire *quelques* observations par le rapprochement de quelques traits distinctifs, pourrait cadénasser sa fécondité dans un concept *omnibus*, enfermer à jamais sa capacité d'investigation dans un modèle analogique breveté, reconnu une fois pour toutes comme universellement et intrinsèquement descriptif, quelles que soient les observations, les *corpus* et les séries.

On a vu ainsi, dans l'histoire des sciences sociales, se stériliser, à mesure que leur succès semblait autoriser l'universalisation de leur intelligibilité – et parfois, seulement de leur vocabulaire – des métaphores comme celle du « théâtre » et de la « scène », qui fut fondatrice de la théorie psycho-sociologique des « rôles sociaux » ; ou celle de l'« organisme » ou de la « reproduction », qui est sans doute

la plus récurrente dans la longue histoire des fonctionnalismes. Les métonymies ont aussi joué leur rôle dans la germination, l'épanouissement et le vieillissement des théories : pensons à celle de la « réglementation » juridique dans la théorie durkheimienne de la « contrainte sociale », qui étend à toute régularité sociale, à toute « conscience collective », la forme et les effets de la normativité du droit, telle qu'on la voit se « cristalliser » en règles dans une institution. Métaphore plus récente : celle de la « langue » ou du « texte » pris comme analyseurs de n'importe quel fonctionnement social par une sémiologie des actes qui réduit ainsi toute interaction à une « communication », et toute causalité à une *semiosis* ne relevant que des seules règles d'un système symbolique. Mais c'est sans doute, aujourd'hui, la métaphore du « marché » qui opère le plus de mutilations interprétatives : prise comme modèle de toute transaction sociale, elle a vite fait de transformer, au prix de quelques définitions passe-partout, n'importe quelle science sociale en une « économie généralisée » qui tend ainsi à devenir la matrice universelle de toute modélisation. Et on peut, bien sûr, en dire autant de celle de « stratégie », venue de la « théorie des jeux », lorsque cette métaphore est entendue comme un schéma universel capable de décrire toutes les décisions prises en situation d'interaction sociale.

Type-idéal et série comparative

Tout cela dit et redit, il reste que la proscription tatillonne des métaphores serait une vaine croisade parce qu'elle ne pourra jamais s'exercer que sur les « énoncés de surface » du discours interprétatif. Le « schème latent » d'une intelligibilité restera toujours, dans une science de la comparaison historique, celui qui met en jeu le sens référentiel d'un concept tel qu'il est progressivement construit par une *permutation* méthodique entre le « comparant » et le « comparé ». Dès lors que l'observation porte sur des singularités jamais comparables *toutes choses égales par ailleurs*, le chercheur ne peut, en effet, fonder ses concepts descriptifs que dans cette épreuve de redéfinition réciproque des termes du discours. Il faut toujours repartir de cette vertu heuristique de la construction comparative des concepts historiques que Max Weber a ramassée dans sa théorie du statut logique de la conceptualisation « idéal-typique ». C'est en effet par l'exercice d'une permutation incessante des signifiés, où le comparant et le comparé alternent leur rôle d'analyseur critique, que le raisonnement analogique produit – lorsqu'on ne peut appliquer *stricto sensu* la méthode expérimentale – des connaissances nouvelles sur ses référents empiriques. Je ne fais que paraphraser ici la définition webérienne de la méthode comparative, bien visible, par exemple, dans l'usage, parfois provocant, qu'en fait aujourd'hui Paul Veyne en histoire¹⁶. L'analogie construit une intelligibilité scientifique, susceptible d'un enrichissement continu du sens, parce qu'elle rapporte les différents termes d'une série empirique, non à un référent particulier – ce serait la définition de la démarche mythologique – mais à la *structure intelligible* que construit l'extension indéfinie des comparaisons entre « cas ». Utilisée comme instrument de la pensée théorique, appliqué à une matière empirique quelconque, l'analogie ne se réfère alors sémantiquement à

¹⁶ P. Veyne, *Le quotidien et l'intéressant*, Paris, Les Belles Lettres, 1995.

rien d'autre qu'au sens que confère à chacun des termes décrits comparativement l'opération de comparaison elle-même.

La série et le trousseau de clés

La constitution de «séries» chronologiques ou comparatives constitue le moyen le mieux adapté à la situation épistémologique des sciences historiques, pour tester la valeur d'une comparaison. La série permet à la description de rapprocher des cas «analogues» afin d'en dégager un «type-idéal», c'est-à-dire un nouveau concept descriptif qui permet de préciser et d'interroger la série dont il est issu. La série démultiplie le tête-à-tête entre le «comparant» et le «comparé», dont on sait les risques de contamination spéculaire: les ressemblances comme les dissemblances y deviennent vite équivalences et oppositions absolues, par la seule vertu d'une des figures les plus puissantes de la rhétorique des descriptions: celle du «contraste». En coupant de tout contexte la dualité qu'il caractérise, le contraste immobilise arbitrairement la description sur la base d'une pertinence douteuse, puisqu'elle échappe au test de l'allongement de la série. La rhétorique ancienne des *Vies parallèles* s'en est nourrie. Arbitre des variations pertinentes, le sociologue, l'anthropologue ou l'historien portés au grossissement des effets utilisent plus souvent, pour établir leurs conclusions, la brutale et expéditive «méthode des différences» que la patiente «méthode des variations concomitantes»: l'arbitraire de l'interprétation a la part belle quand la description peut réduire la déclinaison des différences au simple choix entre l'identité et l'opposition de deux termes.

On pourrait ici risquer une métaphore en comparant la série (comparative) à une «clé». Veyne comparait l'idéal-type wébérien à une clé qui ouvre plusieurs serrures «tant bien que mal»¹⁷: une analogie historique n'est, en effet, ni une équivalence ni une homologie mathématique, elle produit seulement une stylisation des «cas», non un système de relations strictement définies entre leurs «variables». L'analogie est une clé qui ouvre à l'interprétation une carrière prometteuse mais aventureuse. Ce n'est pas un passe-partout qui permettrait de visiter sans jamais grincer autant de cas historiques que l'on voudra: la clé universelle qui subsumerait sous une «loi» tous les événements qui en relèvent n'est qu'un rêve sociologiste qui ne fascine plus guère que les sociologues restés fidèles au scientisme du XIX^e siècle. Comparaison historique n'est pas induction expérimentale; objection par les résultats d'une enquête n'est pas réfutation au sens poppérien. Pour figurer le fonctionnement de la comparaison historique, il vaut donc mieux concevoir la clé conceptuelle des sciences sociales comme un trousseau de clés, d'autant plus efficace pour l'exploration du monde historique qu'il ouvre plus de dictionnaires permettant de visiter des pays plus différents. Mais il faut immédiatement ajouter qu'en tout raisonnement sociologique, la série intelligible n'est pas une collection de «cas» recueillis par un *globe-trotter*. Le trousseau de clé du comparatiste ne s'est pas enrichi de clés trouvailles de clés faites au hasard de ses promenades à travers le temps ou les aires culturelles. Dans une telle conception de collectionneur, la sociologie ne serait plus qu'une science classifica-

¹⁷ P. Veyne, *Un itinéraire de sociologue*, in «Revue européenne des sciences sociales», N° 103, 1996, pp. 342-345.

toire, une entomologie où le croisement entre les espèces sociales distinguées par la nomenclature est condamné à rester stérile pour la compréhension de chacune.

Commode un temps, la métaphore du trousseau de clés ne se prête donc pas indéfiniment à figurer l'intelligibilité que construit une science sociale. Mais le moment où une métaphore qui a aidé la description jusqu'à un certain point révèle son inadéquation est aussi celui où l'on peut dresser un nouveau constat des différences. Dans la comparaison sociologique, les clés qui sont déjà présentes dans le trousseau – les analyses et concepts légués par les chercheurs du passé – voient se transformer leur sens (simultanément leur *Sinn* et leur *Bedeutung*) quand on leur rajoute une nouvelle clé, du seul fait que la nouvelle venue vient prendre place dans une série opératoire, dont les questions constitutives ont exigé de l'aller chercher. Trousseau paradoxal, trousseau problématique, trousseau interminablement extensible, le trousseau de clés qui figure adéquatement la méthode comparative est tout autre chose qu'un chapelet d'exemples. Il ne thésaurise aucune connaissance dormante, il ne laisse fonctionner utilement ses clés théoriques que s'il peut s'allonger, se compliquer, se restructurer : c'est un dispositif conceptuel à géométrie indéfiniment variable, un trousseau aussi caoutchouteux que l'espace de l'analyse topologique.

Le meilleur moyen de contrôler l'intelligibilité analogique des concepts et des théories dans les sciences historiques – intelligibilité, répétons-le, impossible à bannir dans des sciences dont les propositions ne sont ni intégralement formalisables ni formulables sous une forme nomologique – est encore d'y consentir de manière critique. Sans craindre par exemple de faire foisonner les métaphores ou de « filer » conceptuellement l'une d'entre elles le plus loin possible pour formuler et tester un nouveau langage théorique de l'interprétation. On n'y risque, en somme, que le mauvais style littéraire – qui n'importe guère ici – mais on ouvre par cette méthode le champ de la redéfinition des concepts descriptifs à une amélioration indéfinie de leur véridicité descriptive. Pratiqué systématiquement, le va-et-vient entre les concepts et les « cas » permet à la comparaison de prospector tout ce que peut « rendre » une structure analogique quand on la prend pour guide dans l'exercice critique de l'observation. Utilisée de manière heuristique, une analogie n'est ni une théorie bouclée, ni une saisie philosophique des essences mais un « inquisiteur » minutieux – conceptuellement exigeant et méthodologiquement contraignant – de l'interprétation des observations ; ou, si l'on préfère, un « enquêteur » théorique, c'est-à-dire une machine à inventer et multiplier des énoncés descriptifs qui, à leur tour, obligent à étendre la grille conceptuelle d'une enquête à des observations nouvelles. L'usage scientifique de l'analogie fonctionne comme le harcèlement de ses interlocuteurs par le Socrate accoucheur des *Dialogues*, ou le questionnement d'une même scène impossible à épuiser par l'interrogateur infatigablement tatillon de *L'Inquisiteur* de Pinget¹⁸.

Adéquation et inadéquation de l'analogie

En amenant le plus loin possible, c'est-à-dire en détaillant dans tous ses effets le déplacement d'une structure analogique, l'enquêteur découvre inévitablement un ordre de faits ou des séries de traits qui font *contre-exemple*. Point méthodolo-

¹⁸ R. Pinget, *L'inquisiteur*, Paris, Minuit, 1962.

gique essentiel, que ne voient guère les critiques machinaux de la métaphore : lorsque le concept ou la relation qui en métaphorisent d'autres deviennent inadéquats, la découverte de cette *inadéquation* produit encore une intelligibilité différentielle, au même titre que la produisait, au point de départ de la comparaison, l'adéquation d'un rapprochement éclairant. Et cela advient tôt ou tard dans le déroulement d'une recherche en sciences sociales.

J'ai personnellement touché du doigt cette double fécondité de l'analogie, dans des enquêtes des années '70 en sociologie de l'éducation, à propos de concepts comparatifs comme ceux d'« inflation » (des diplômés), de « capital » (culturel, scolaire, social), de « marché » (des biens symboliques)¹⁹. Pour revenir brièvement sur une critique qui fut alors faite aux concepts théoriques issus de ces enquêtes²⁰, on peut dire (1) qu'il est évidemment absurde de reprocher à des sociologues de la culture d'user du concept de « capital culturel », comme si le recours à ce terme analogique pouvait disqualifier une analyse sociologique, au seul motif qu'il serait « métaphorique » ou parce que les contre-exemples fourmillent. Mais en même temps (2), il est tout aussi certain qu'un sociologue qui s'enfermerait dans le langage de cette métaphore, qui n'interrogerait plus, par l'enquête et la comparaison, les échecs et les limites de cette analogie économique, s'interdirait les distinctions descriptives qu'objective l'échec de la métaphore filée. Lorsque, dans cette typologie des mécanismes et des formes de la culture comme en toute comparaison historique, l'inadéquation de l'analogie devient manifeste sur des « cas » qui sont autant de contre-exemples, ceux-ci produisent l'objectivation de traits distinctifs non encore aperçus. Ces différences constituent une connaissance nouvelle portant à la fois sur le fonctionnement d'un « capital » au sens strictement « économique » et sur ce qui s'en distingue dans le fonctionnement d'un « capital symbolique » – par exemple dans son mode d'appropriation ou de transmission.

La métaphore la mieux faite pour rompre avec les automatismes du sens commun ou les conformismes du langage d'une discipline ne demeure une analogie heuristique qu'aussi longtemps que l'adéquation de la métaphore est capable de faire survivre un sens analogique dans l'allongement d'une série de cas empruntés à des contextes de plus en plus différents : l'extension du fil de la métaphore fait test de pertinence lorsqu'il rompt. L'échec d'une métaphore scientifique ne s'apprécie pas sur les critères qui sont, en d'autres discours, ceux de l'effet poétique ou de l'efficacité rhétorique. La nécessité d'en finir avec une métaphore qui « marche » trop bien ne peut venir que d'un rappel à l'ordre qui procède, là comme en toute science empirique, du « principe de réalité ». Ce principe méthodologique s'entend ici comme énonçant l'impossibilité, propre aux sciences sociales, de séparer la comparaison entre configurations historiques globales et l'analyse des interdépendance entre leurs éléments. Le prosaïsme de la preuve sociologique est toujours réduction difficile d'une illusion philosophique qui suit la comparaison comme son ombre : celle d'une synthèse définitive qui ferait paradigme. En

¹⁹ J.-C. Passeron, *L'inflation des diplômés : remarques sur l'usage de quelques concepts analogiques en sociologie*, in « Revue française de sociologie » (23), 1982, pp. 551-584.

²⁰ P. Bourdieu et J.-C. Passeron, *Les Héritiers*, Paris, Minuit, 1964; *Rapport pédagogique et communication*, Paris-La Haye, Mouton, 1965; *La reproduction*, Paris, Minuit, 1972. Cf. aussi sur les limites de la métaphore du « marché » culturel ou scolaire, J.-C. Passeron, *Hegel ou le passager clandestin*, in « Esprit », N° 115, 1986, pp. 63-81.

imposant le retour à l'observation analytique, à la patience d'allonger l'enquête, l'échec d'une métaphore oblige du même coup à un sursaut de la vigilance, à un re-départ de l'invention théorique: moment douloureux pour toute pensée d'école. Dans la conduite d'un raisonnement qui tire argument ou objection de la similitude ou de l'opposition de co-occurrences singulières – l'ensemble des traits distinctifs qui définit un culture ou une période historique étant, on le répète depuis Weber, infini – l'inadéquation d'une comparaison apporte une information tout aussi précieuse que son adéquation. L'inadéquation d'une analogie produit une connaissance par différence, à la fois sur le « comparant » et sur le « comparé », au moment précisément où elle fait disjoncter la métaphore.

III. – QUAND LA MÉTAPHORE FAIT DISJONCTER LE DISCOURS DE LA PREUVE

Mais il est temps d'en revenir à l'examen de la métaphore en sa fonction poétique. Heureusement, le raccourcissement des opérations poétiques abrégera ici leur paraphrase. Condensation d'une longue remémoration de l'histoire des poèmes, la poésie moderne a visé – est-ce depuis le préromantisme? depuis Hölderlin? depuis Baudelaire? depuis Mallarmé, depuis Rimbaud? on s'écrite toujours à localiser ce moment fécond – à l'*intensité sémantique* par le dépouillement de ses accessoires logiques et rhétoriques. Elle va donc plus vite que l'art ancien des broderies élocutoires, sûre que c'est à l'essentiel de son essence. Ne chicanons pas, et prenons, en tirage aléatoire comme dit le statisticien, un énoncé de poésie moderne.

Soit par exemple le vers d'Eluard:

«La terre est bleue comme une orange.»

Si je pars de ma réception de ce vers, quand je l'ai lu pour la première fois, j'ai entendu à peu près un mouvement du sens que je schématise ainsi:

 (2') comme.....	(3') une mappemonde
La Terre (1) est bleue (2) comme.....	(3) une orange
La mappemonde (4) est ronde	... (5) comme.....	(3'') une orange

Explosion sémantique

La réception poétique d'un tel énoncé fait visiblement *disjoncter* quelque chose dans le cheminement du sens de l'assertion. Lorsque le mouvement métaphorique qui commande le déroulement du vers arrive au point de l'énoncé noté (2), l'axe paradigmatique (sur lequel la suite de l'énoncé devrait, pour métaphoriser le « bleu », choisir un comparant plausible quant au sens) *explose* dès que s'y voit nommer, en (3) l'« orange », qui n'appartient sous aucun rapport, immédiatement énonçable, au paradigme des sèmes comparables à ceux qui dénotent ou connotent la bleuité de la Terre. Mais puisque la chose a été dite, le récepteur est mis en demeure, dès lors qu'il ressent ou entend quelque chose dans cette comparaison, de trouver lui-même un cheminement du sens capable d'arracher au non-sens son impression d'avoir entendu une métaphore intensément signifiante en son inattendu ou son obscurité mêmes.

Dans mon cas, il se trouve que je ressentis comme évidente l'apparition d'une mappemonde d'école primaire, « bleue » de toute l'étendue de ses vastes océans et, en même temps, aussi rustiquement « ronde » qu'une orange. Le cheminement indirect figuré ci-dessus, qui dédouble le « comme » pour laisser à la « mappemonde » le temps de s'introduire sur l'axe paradigmatique des comparants possibles (en 3, 3', 3''), décrit un autre itinéraire possible de la comparaison, qui boucle le sens du vers, en restituant l'énoncé à une définition acceptable de la métaphore. Les réseaux d'associations qui justifiaient la métaphore ainsi dédoublée se multipliaient, pour le récepteur (que j'étais), à toute vitesse et en tous sens dans l'espace libéré par l'explosion de la métaphore première : rugosité de la peau d'une orange qui avait jadis été prise en exemple par mon instituteur pour faire sentir la petitesse des dénivellations à la surface de la Terre, pas plus grandes, de l'Himalaya aux Fosses nord du Pacifique, que celles qu'on peut toucher du doigt sur le grain d'une peau d'orange ; s'y mêlaient d'autres souvenirs, livresques et plus tardifs, celui de la poésie des navigations et expéditions autour du globe terrestre, dans l'évocation baudelairienne de l'enfant « amoureux des cartes et estampes » ; mais aussi le souvenir d'une phrase d'Ignazio Silone ramassant sa découverte de « toute la misère du monde » méditerranéen dans l'avidité farouche avec laquelle un garçonnet en guenilles pouvait mordre dans une orange qu'on lui avait jetée sur un quai de Palerme et qu'il avait attrapée au vol ; et, bien sûr, cette forme sphérique sur laquelle s'enroulaient toutes sortes de fantasmes d'une première enfance campagne où les fruits, s'ils ne s'offraient pas à la main sur les étagères de la maison, devaient être volés sur les arbres ; j'entends les autres fruits, généralement cueillis trop verts, mais justement pas les oranges, étrangères à ce terroir montagnard, venues de ma découverte de la peinture où adolescent je m'arrêtais volontiers, dans le Larousse illustré, sur la reproduction d'un tableau de Guido Reni – Hippomène distançant Atalante à la course, penchée d'une souple flexion des reins pour ramasser une des trois oranges retardatrices, aimablement confiées par Aphrodite au prétendant pour lui assurer la victoire – image qui s'associait, en dépit de la différence des styles picturaux, à la joliesse maniérée, un rien comique, d'un autre tableau représentant allongées sous un oranger les trois nymphes du Jardin du Couchant en robes de guinguette avec leur dragon vigilant, serpent qui n'empêchera pourtant pas le vol par Héraklès des divines pommes d'or en ce Jardin des Hespérides ; ou peut-être par Atlas auquel, dans une autre version, Héraklès se substitua, pendant ce larcin, pour supporter le poids du globe terrestre.

Lesquelles de ces réminiscences venaient de la nomination du comparant à la rescousse du comparé ainsi mis à la question poétique ? et lesquelles couraient en sens inverse pour transmettre quelque chose de leur pouvoir de « retentissement » à celui du comparant ? Ici nulle réponse linguistique ou rhétorique possible. Dans l'espace d'une explosion sémantique, le sens des vecteurs devient indifférent, puisqu'il n'y a plus alors de repère possible de la direction sémantique : celle du syntagme vient de voler en éclats ; celle de l'argumentation tire à hue et à dia ; celle de la chronologie, du roman biographique même, est devenue un trompe-l'œil dans les méandres du flux des ré-interprétations. Chez d'autres lecteurs, d'autres cheminement tout aussi idiosyncrétiques bricoleraient tout autrement une constellation sémantique différente, mais de même fécondité poétique pour le bricoleur de signifiés. Ou peut-être engendreraient-ils perplexité ou froideur de réception ? Le lien entre le sens d'une création littéraire et celui de sa réception n'est jamais sûr, encore

moins ses facteurs explicatifs. La sociologie ou la psychanalyse des œuvres d'art s'y escriment; mais une fois comprises et admises les déterminations historico-sociales les plus grosses ou analysés les complexes les plus récurrents de l'inconscient, les objections pleuvent. Ici on peut dire indifféremment que c'est parce que le récepteur a mobilisé ses propres ressources mémorielles, affectives (conscientes et inconscientes) pour tracer le cheminement (de 2' à 3' et de 3' à 4, 5 et 3'') qu'il a pu, *post festum*, rendre conforme à son propre *Kunstwollen*, une explosion du sens apparemment irréductible à la définition rhétorique de la métaphore; ou, au contraire, que c'est l'anomalie rhétorique de la métaphore, le *clash* sémantique, le *lapsus* ingénu qui a produit par sa vertu de déconcertation propre – en s'émancipant des codifications linguistiques et rhétoriques déjà rodées – l'effet poétique que le récepteur y ressent et qu'il justifie après coup, quand il s'en explique avec lui-même, en allant pêcher, ici et là, au fil de ses associations libres, des retentissements personnels dont il ne pourra jamais faire la preuve que leur rôle d'embrayeur a suffi à produire l'effet poétique, même s'il fait se lever au passage quelques lueurs dans son auto-analyse de lecteur de poèmes.

Quant au poète, allez donc savoir! et lui-même sait-il? Choisit-il à tâtons les signifiants les mieux à même de faire exploser les signifiés habituels ou les laisse-t-il naïvement venir à l'expression, il ne sait d'où, jusqu'à s'étonner de les ressentir comme s'il n'en était que l'auditeur transparent – desservant de « mots-dieux », sortilèges de littéralité brute, qu'on peut trouver, disait René Char, au revers d'un galet sur une plage de Camargue, aussi improbablement qu'en n'importe quelles cachettes du monde. C'est toute la question de la frappe poétique d'un message que de savoir trouver l'agencement des signifiants qui produira, lorsque le poète s'écouterait les inventer ou les fera entendre à d'autres, l'effet d'explosion sémantique en quoi consiste précisément l'effet poétique – du moins quand on doit observer de l'extérieur le travail obscur du poète dans le langage.

Implosion sémantique

On m'objectera facilement qu'on peut avoir – et Hervé Le Bras m'objecte ici qu'il a – une toute autre « lecture » de ce que dit le vers d'Eluard, qui serait alors fondé sur une simple ellipse: le vers ne ferait qu'énoncer une connaissance vraie, à savoir que le bleu est la couleur complémentaire de l'orange. Nous revoilà devant une assertion scientifique, même pas analogique, une vraie proposition universelle dont la validité s'est trouvée établie en physique des couleurs par la méthode expérimentale. Si le vers met quelque coquetterie en son libellé, en quoi consiste sa poésie, c'est d'omettre l'assertion trop directe que les deux couleurs sont complémentaires. Il n'y aurait donc pas, dans cet effet poétique, explosion sémantique mais pirouette grammaticale, une simple devinette où les mots gardent leur sens habituel et, en l'occurrence, précis. Comme dans un dizain de Nostradamus en somme. L'entente de Le Bras est, bien sûr parfaitement fondée en vérité poétique. Il reconstruit seulement un autre cheminement que celui de mon premier schéma. Mais cette réception opère sa re-sémantisation comme toute autre entente le ferait, par l'insertion de chaînons sémantiques supposés cachés; elle procède comme dix mille autres écoutes possibles, où un auditeur qui entend quelque chose dans l'énoncé poétique d'Eluard, entend quelque chose que le libellé des signifiants – offre de séduction muette – *n'interdit pas d'entendre*.

Un vers, un verset, un poème – considérés comme entreprises, linguistiquement subversives, d'une mise en disponibilité des signifiants – disent d'abord (pour ceux qui ont le *Kunstwollen* de l'entendre poétiquement) qu'ils acceptent le « pacte » de mise en liberté totale des ententes, de toutes les ententes, qui peuvent tracer un chemin entre les signifiants. Mais liberté d'entente n'est pas indifférence aux mouvements des signifiés. De même que le système d'une « langue naturelle » autorise, conformément à son lexique et à sa grammaire, un ensemble indéfini d'énoncés – extensible à volonté, mais non-infini puisqu'il exclut un autre ensemble lui aussi indéfini, celui des énoncés grammaticalement « non-acceptables » dans cette langue – de même, l'usage poétique du langage ouvre un champ indéfini aux événements de la rencontre poétique entre les *Kunstwollen* du créateur et du lecteur : contre-sens, faux-sens sur la lettre du texte sont encore des rencontres, seul le non-sens est exclu de l'entente poétique, du moins jusqu'à ce qu'il ait retrouvé le chemin d'une entente, chez un lecteur au moins. Simplement, le « pacte de lecture » où se fondent les chances de la rencontre poétique n'est pas susceptible d'être jamais décrit comme un code, à la différence des codes de la dénotation « référentielle ». Une poétique n'est pas une linguistique. Aucun système des signes littéraires ne préexiste aux œuvres d'une littérature comme une langue aux paroles qu'elle autorise.

A ce point de ma description il me faut, sans vergogne, changer de métaphore si je veux continuer à décrire l'effet d'un poème comme poème. Disons alors que, dans le choc poétique, les signifiés ne sont pas dispersés en tous sens par une *explosion* qui, telle un *big bang* initial, projetterait toutes leurs virtualités sémantiques, dans toutes les directions à l'infini, mais qu'elles sont redistribuées, comme par une *implosion* qui concentre tous leurs éléments sur des trajectoires toujours plus proches les unes des autres, dans un espace sémantique rétréci aux dimensions du poème, jusqu'à produire, plus ou moins intensément selon la qualité du choc initial, des incandescences ponctuelles, principes de nouvelles implosions ou fusions locales. Les signifiés ainsi livrés à la liberté d'association poétique du récepteur sont libres de se recomposer au gré des réceptions de chacun avec n'importe quels autres signifiés, tous libérés, comme par un coup de pied dans une fourmilière sémantique, des signifiants auxquels un code linguistique (même laxiste) les enchaînait. L'infinité d'un espace sémantique où implosent ainsi des signifiés largués par leurs signifiants avec armes et bagages – dénotations et connotations, souvenir des registres de la langue et de l'écrit où ils ont déjà été employés, des situations de parole, des sentiments intimes ou collectifs auxquels ils ont servi – est une infinité interne au monde des signifiants rassemblés dans le poème, une infinité concentrée, agitée, intense. Au contraire l'infinité d'un espace d'explosion éloigne les uns des autres tous les signifiés, certes libres de se lancer dans une course sémantique infinie, mais avec une infinité de plus en plus vide devant eux, et donc aussi avec des chances de croisements sémantiques décroissantes pour tous. Où donc le vers ou le verset, la strophe et le poème trouveraient-ils le temps de lier leurs gerbes de signifiants, emportés dans cette liberté monotone de différer toujours plus loin la prise inattendue – mais resserrée, en quelques mots, d'une seule saccade de lacet sur les signifiés – qui piège le plaisir de certitude dans l'évidence du sens poétique ? L'explosion élargit les distances interstellaires entre les mots, congèle les failles du sens : la psychose peut-être ? La figure de l'implosion me semble mieux convenir – peut-être parce que j'en ignore la

physique, dirait Sokal – à la fournaise sémantique où s’entrevoit la forge des infracassables galets de poésie.

IV. – PLIURE ET CODIFICATION

Un message ne produit un effet artistique que s’il parvient à glisser ses opérations dans l’espace de liberté sémantique que les signes d’un langage laissent plus ou moins ouvert, selon leur distance à une codification totale des relations entre signifiants et signifiés. La description savante des « styles » littéraires a toujours oscillé entre la thèse que la poésie – forme la plus littéraire de la littérature – s’élabore par complication et spécialisation croissantes de ses codes rhétoriques, et la thèse, exactement inverse, qui explique l’invention poétique par une rupture avec les codes de genre ou d’école.

Le code et le jeu

Personnellement, j’ai d’abord cru, suivant en cela les historiens ou les théoriciens de la littérature qui décrivaient, au fil de l’histoire des styles, le ciselage toujours plus poussé des formes par lequel la poésie passait des formes les plus populaires aux plus savantes par une codification croissante de sa rhétorique, par le foisonnement de ses allusions à une intertextualité de plus en plus enveloppante, insistante, mais aussi de plus en plus contraignante pour les écrivains et poètes. Partout dans l’art, semble-t-il, « le mort saisit le vif » jusqu’à l’étouffement : l’art poétique fige le poète dans sa pose ; les règles de la rhétorique ligotent le discoureur ; le genre finit par pétrifier l’inspiration ; « l’académisme de l’anti-académisme » – comme on le nomme dans la peinture chinoise – a vite transformé en conventions les libertés les plus subversives du pinceau. Dans ses vagabondages à travers la diversité des domaines littéraires, Borges suggère bien cette escalade suicidaire des processus de la sophistication littéraire, lorsqu’il explore par la variation imaginaire et la parodie romanesque, ce qu’il donne à goûter comme beauté brutale de la poésie du tango ou du jeu du couteau chez les mauvais garçons des bas-fonds de Buenos Aires, en opposant le pathos de ces arts bruts à la subtilité d’un code savant d’écriture, aux entrelacs de l’histoire des codes, aux jeux formels avec le code, où la perfection perverse de la littérature triomphe en des « fictions » paradoxales comme « Le jardin aux sentiers qui bifurquent » ou « Pierre Ménard auteur du Quichotte ». Autre exemple borgésien, d’une admiration ironiquement ambiguë pour le triomphe de l’artifice dans la littérature, celui de la poésie des *Eddas* où un lexique spécifique codé jusqu’à une stéréotypie parfaite en vient à constituer l’essentiel des effets poétiques produits par une écriture savante. En Islande et en Scandinavie, dans les poèmes épiques de Snorri, tels du moins que s’en enchante Borges, une métaphorique strictement codée a fini, au Moyen Age, par modeler une langue littéraire où tous les objets et événements du monde – acteurs et figurants, instruments et décors de bataille, énergies mythiques et principes de l’action héroïque – doivent s’énoncer conformément à un dictionnaire des sens figurés soigneusement répertoriés dans un catalogue des tropes métaphoriques (*keningar*), proposant une collection complète des « dénominations convenues » (*heiti*) : les corbeaux y sont à tous coups les « goélands de la bataille », et les goélands « les corbeaux de la mer ».

Mais on pourrait tout aussi bien décrire *en sens inverse* – je le découvrais dans l'enquête sociologique sur les goûts populaires ou en lisant les historiens des formes anciennes du folklore et de la religiosité rurales – le même parallélisme entre l'étagement des formes esthétiques et la chronologie ou la stratification sociale. On peut en effet caractériser les formes archaïques et populaires de l'esthétique (rurale ou urbaine) par le goût pour la codification liturgique, pour la littéralité dans les répétitions de formules, pour le hiératisme et la théâtralité des cérémonies et des fêtes coutumières, par le plaisir pris aux formes fixes en poésie et en musique, en somme par l'immobilisation de l'« horizon d'attentes » d'un spectateur devenu intraitable sur le respect dû aux règles des genres traditionnels, en opposant toutes ces contraintes à la liberté d'invention de la poésie savante que goûtent les *happy few*, que favorisent les commanditaires *connoisseurs* des subtilités d'un art d'avant-garde, ou que recherchent passionnément les artistes en quête du renouvellement des styles: Giorgione en est un bon exemple avec sa technique du « gommage » de l'iconographie picturale ou sculpturale qui imposait ses conventions aux autres peintres de la Renaissance²¹.

Dans *Le savant et le populaire*²², nous mettions plutôt l'accent sur le plaisir que prennent les gens du peuple à jouer avec leurs codes vernaculaires, sur la richesse de leur stylistique dans les domaines de la culture qu'ils pratiquent quotidiennement, afin d'y introduire l'expérience de l'extra-quotidien (parlures, arts de la conversation et de la plaisanterie, frime vestimentaire chez les plus jeunes aujourd'hui, etc.) – tout simplement parce que la description classique des « goûts de nécessité » où, d'Halbwachs à Bourdieu, l'on enfermait le peuple lui déniait cette aptitude à la broderie symbolique. Richard Hoggart aussi penchait dans le même sens que nous, au risque du *populisme*, pour rétablir l'équilibre, lorsqu'il décrivait, avec la minutie d'un critique d'art, le goût populaire pour la surcharge baroque, à travers l'ameublement, la décoration ou le loisir. *Les héritiers* ou *La reproduction* fonctionnaient à l'inverse, au risque du *misérabilisme* dans la description de l'univers symbolique des classes dominées. Un peu comme Basil Bernstein, avec sa distinction entre le « code restreint » et le « code élargi » de l'apprentissage du langage dans l'éducation des enfants des *working classes* et des *middle classes*. En fait, je crois que les deux schémas hiérarchiques sont interchangeables dans la description d'une culture. Une « description dense » peut organiser sa connaissance conceptuelle des goûts sociaux dans une grille comme dans l'autre. Dans les deux cas, le sociologue et l'historien décrivent les mêmes gestes symboliques, constitutifs de toute recherche d'un effet d'innovation charismatique; ils décrivent toujours la fécondité momentanée de toute rupture avec les routines répétitives du quotidien, qui amorce à son tour le processus inverse – décrit comparativement par Weber pour l'art, la religion ou la politique – celui d'une « re-quotidienisation du charisme » dans la durée historique.

Mais alors en quoi consiste finalement le jeu littéraire avec les signifiants, cette focalisation sur les caractéristiques non signifiantes des signifiants, qui en toute culture (écrite ou orale) semblent inexorablement aspirer l'usage poétique

²¹ Cf. la description par Salvatore Settis du milieu social auquel s'adressait la peinture de Giorgione: *L'invention d'un tableau: la «Tempête» de Giorgione*, trad., Paris, Minuit, 1987.

²² C. Grignon, J.-C. Passeron, *Le savant et le populaire: populisme et misérabilisme en sociologie et en littérature*, Paris, Le Seuil, 1988.

de la parole – populaire ou savante, prophétique ou réglée, innovatrice ou décadente – vers le pôle opposé à celui de l’usage dénotatif, informatif, cognitif du langage, éloigner toujours davantage le langage d’un art des exigences de la communication pratique, de la codification stricte des mots de son lexique et des règles de sa grammaire ? Le code tend comme à sa limite à la perfection d’une « correspondance bi-univoque entre signifiants et signifiés », que ne réalise évidemment aucune langue naturelle, aucune figuration iconique – et, plus évidemment encore, aucun système musical dont les codes savants, pourtant plus élaborés que tous autres, ne « signifient » jamais leurs signifiés au sens où les codes d’un langage linguistique, iconique ou architectural se trouvent liés aux leurs comme les deux faces d’un « signe ». Les sciences formelles ou expérimentales se sont construites en se faisant sciences de l’épuration des codes ou de la codification de l’observation ; en devenant des « langues artificielles » toujours plus éloignées de la « saleté » sémantique, condition de la fécondité expressive des « langues naturelles ». Et les sciences sociales ?

Dépliage et repliement

Une autre métaphore se présente à moi pour essayer de décrire la distance entre l’usage sociologique et l’usage logique d’une langue de description, peut-être parce qu’elle me vient d’un souvenir personnel, agaçant et vivace – celui du comique de répétition que produit le recommencement obsessionnel d’une tâche à laquelle on s’acharne en vain – souvenir qui s’est fixé dans ma mémoire comme celui d’un gag de Buster Keaton. C’est le souvenir du dépliement de la trop vaste carte d’une mégapole inconnue du touriste et de ses tentatives, vouées à l’échec en situation inconmode (comme au volant d’une voiture), de la replier en respectant les plis de son premier pliage pour atteindre au repliement optimal qui lui permettrait de consulter commodément sur ses genoux la partie du plan correspondant au quartier dans lequel il se trouve et où il cherche à la hâte ses repères sur des plaques de rues, sans jamais pouvoir s’arrêter du fait de la densité chaotique de la circulation.

La carte résiste au repliement qui la ramènerait pour cet usage à la planitude de son premier pliage, à mi-chemin par exemple de son dépliage et de son repliement complets, afin d’identifier commodément le lieu où l’on se trouve, sur un plan de ville ainsi ramené à une taille autorisant une lecture simultanée du territoire et de la carte. L’alternance à 180 degrés des plis du premier pliage dans une des deux dimensions de la carte doit en effet être respectée si l’on ne veut pas que les pliages perpendiculaires, qui ont été faits eux aussi en accordéon pour minimiser l’épaisseur des charnières, ne se trouvent forcés, lors des repliages successifs en un sens inverse du premier pliage, jusqu’à bloquer l’opération par surcharge des charnières principales et gondolage des surfaces ou même par le geste brutal qui crée de nouveaux plis là où il n’y en avait pas. Recherchant désespérément les pliures premières d’une carte rebelle, on voit le replieur persister en dépit de ses fourvoiements, se croyant plus d’une fois près du but, alors que l’incongruité du dernier repliement qui semble lui promettre l’achèvement de sa tâche lui montre qu’il lui faut derechef tout recommencer à zéro – comme dans un labyrinthe où le visiteur démuné du fil d’Ariane vient buter au dernier tournant sur un mur – cependant que le Minotaure automobile – klaxonnant impatiemment dans le lacs de

boulevards ou de ruelles – pousse l’explorateur toujours plus loin vers de nouveaux quartiers, qui renouvellent les échecs de sa tentative d’auto-localisation, plus vite que ne s’accomplit sa tâche de manipulateur et de lecteur de cartes.

Plis horizontaux ou verticaux d’une carte à déplier et stratégies de repliement peuvent figurer les styles d’écriture ou les styles de raisonnement dans un discours littéraire ou une argumentation scientifique. Un système de pliures virtuelles présente une différence essentielle avec un système de relations biunivoques entre signifiants et signifiés, tel que le réalisent idéalement les langues artificielles. S’exprimant en langue naturelle, les sciences sociales sont des *sciences de la pliure conceptuelle*, comme le sont toutes les sciences historiques dans leurs descriptions les plus intelligibles et les mieux explicatives. Les sciences de l’homme utilisent des concepts dont la construction s’opère par dépliements et repliements multiples, jamais entièrement reproductibles, toujours orientés par le désir voué à l’échec de retrouver une pliure première, mais capables d’offrir des « points de vue » successifs d’où s’engendrent des aperçus partiels, des vues cavalières non cumulables synoptiquement. « Stylisation » – par opposition à « définition générique » – disait Max Weber pour caractériser la construction des concepts « idéal-typiques », ici figurée par la recherche tâtonnante et interminable d’un pliage plus utile qu’un autre pour la connaissance des singularités.

Mais voilà que, de nouveau, disjoncte ma métaphore, un peu trop simple, des méthodes de la description sociologique et, plus généralement, de la conceptualisation dans les sciences historiques. Puis-je vraiment me représenter *analogiquement* le raisonnement comparatif par l’entreprise laborieuse de replier méthodiquement la trop vaste carte d’un territoire urbain en recherchant le pliage le plus commode pour multiplier, sous des angles divers, mes connaissances partielles d’une ville inconnue ? Il existe bien, en effet, si maladroite que je sois, avec ma carte sur les genoux – je songe à une immense carte que m’avait donnée un camionneur mexicain et qui représentait à très grande échelle, sur un mince papier mainte fois replié en accordéon dans les deux dimensions du plan, chacune des pompes à essence et des particularités des carrefours pertinentes pour un automobiliste, le long d’un réseau routier inextricablement enchevêtré : carte de spécialiste que le camionneur avait tenu à troquer, après un échange ostentatoire de bières dans une *cantina* autoroutière, contre ma carte du *Touring Club* d’une bien moindre valeur utilitaire –, il existe bien, disais-je, une séquence de repliements possibles par laquelle je pourrais retrouver, et où je crois même avoir, une fois, retrouvé la pliure première. Il suffit que ce succès ait pu advenir une fois pour casser le fil de ma métaphore, en devenant la métaphore d’une réussite méthodologique, qui équivaldrait, dans une science sociale, à la découverte d’un paradigme théorique capable de fonder des démonstrations au sens strict.

Le repliement acrobatique de la carte quasi borgésienne du syndicat des camionneurs mexicains ressemble à une déduction mathématique dont la réversibilité permet de toujours retrouver le point de départ du cheminement opératoire qui fait la nécessité logique d’une démonstration. L’aller-retour obligé, toujours par les mêmes chemins, entre une pliure première et un dépliement complet procure en effet une métaphore assez adéquate de la viabilité du réseau d’implication entre des axiomes et des propositions dans un système formel, ou encore de la dépendance nécessaire entre les principes d’une théorie universelle et les énoncés d’observation qui la corroborent ou la réfutent dans une science expérimentale.

Du même coup, la métaphore de la carte dépliant et repliant à volonté se révèle inadéquate pour décrire l'interminable allongement des séries explicatives, le recommencement perpétuel des interprétations, qui caractérisent les sciences historiques comme des sciences de l'énonciation idéal-typique « que le flux éternellement mouvant de la culture alimente sans cesse en nouvelles problématiques »²³. Les sciences historiques ne peuvent jamais retrouver les plis « premiers » ni atteindre à une pliure « dernière » de leur interprétation des états du monde.

Mais tenons-nous-en à la recherche tâtonnante du « repliement » le plus satisfaisant possible pour la lecture de ce que représente une carte. La métaphore signale alors une autre difficulté caractéristique du maniement des concepts par une science historique. La recherche du repliement le plus commode de la carte figure assez adéquatement la construction des concepts descriptifs dans une science de l'homme, leur « élasticité » – dont la fonction cognitive se trouve décrite chez Peirce comme chez Freud. Mais le repliement approximatif des signifiés le long de signifiants incertains figurerait tout aussi bien l'usage littéraire du langage, l'émancipation de l'analogie par rapport à toute méthode de contrôle empirique. Que se passe-t-il si le dépliant-repliant se met à chiffonner la carte pour pouvoir y regarder simultanément des zones qu'on ne peut juxtaposer qu'au prix de cette violence topographique ? Dans la métaphore de la carte qui défie son utilisateur de retrouver son premier pliage, seul un fil sépare le repliement ordonné, symbole d'une cognition à la recherche de son optimum instrumental, de la liberté poétique ou littéraire de chiffonner, découper déchirer recoller au gré de l'humeur ou de l'imagination. Le chiffonnage poétique de la carte, la volonté d'oublier sa légende et ses codes ne sont jamais très éloignés des improvisations souvent hasardeuses du chercheur en sciences sociales. L'usage scientifique (comparatif) et l'usage poétique (créateur) de l'analogie ont trop en commun pour ne pas induire chez l'écrivain comme chez le chercheur la tentation de les confondre, et plus souvent de les faire confondre à leurs lecteurs : illusion d'un « art réaliste » dans le premier cas ; de la preuve par la suggestion romanesque dans le second. Le sociologue est ici plus exposé que l'écrivain : les procédés du romancier amateur menacent de dévergondner les méthodes du sociologue plus que le jargon du sociologue ne menace d'éclabousser l'écriture du romancier. On a souvent vu faire de la bonne littérature avec des bribes de mauvaise sociologie, parfois même des éclairs de bonne sociologie, mais jamais de la bonne sociologie avec de la littérature, bonne ou mauvaise. Contre le chant des sirènes littéraires, l'ascèse méthodologique est la seule défense du chercheur en sciences de l'homme : il n'y a pas de fil magique d'Ariane pour le guider à cette croisée des chemins. S'il s'endort dans la littérature ou le mythe, il se réveillera avec dans sa main un fil qui le ramènera toujours au Labyrinthe. Il lui faut sans cesse trancher ce cordon ombilical pour reprendre le chemin interminable de l'analyse : méthode historique et méthode clinique ont au moins cela en commun.

Ecole des hautes études en sciences sociales
 SHADYC/CNRS
 Marseille

²³ M. Weber, « Le sens de la neutralité axiologique », in : *Essais sur la théorie de la science* (1922), trad. J. Freund, Paris, Plon, 1965, p. 202.